

POEMES

1980-1981

Andrei Gorea

Table

Contes et balades	1
Signes et gestes	15
Décors	30
Acron(n)èmes	45
Transparences	54

Contes et balades

En terre conquise
La flûte mystique des sorciers imprenables
Singe outrageusement
mes premiers amours

Je leur demande :
A quoi bon ?
A la nuit tombante
Je volais les mirabelles noires

En toute quiétude
Je vous apprends, Ghertrude
Que la vie à rebours
Nous a volé l'amour

poème pour Véronique

Au bout de deux prennent pied deux chevaliers
(leur arrivée tient lieu de faire valoir)
A la limite à leur limite de deux
S'installe le spectateur
Pour celui-ci ainsi que pour les autres
L'histoire remplace l'espace
De deux
De trois du cercle
Les chevaliers sont là
Leur jeu de par le monde
Dessine l'incertain qui les rend frémissants
Le spectateur immiscé dans leur histoire terrestre
Se raconte des contes

De chevaliers perdants

La clique

J'abdique
le fric d'Éric
Afrique !

Les ailes de travers
Coléoptère

Je tourne en haut
– l'eau du sceau –
me tourne le dos

A telle audace
grimace de glace

Je saute en défi
y a g a d i d i

Qui passe les farces
aux garces
mardi ?

Je crépuscule
pareil aux pendules

Jadis

les Manares
peuple de Fiare

J'abdique !
la clique érotique
du Dit

à bas, à bas

l'arbre

fronce

les bras

de marbre

l'écorce

la bou, la bouche

l'angoisse

sous forme

pourchasse les mouches

se tasse

de corne

Inventer la goyave

Dieu goût

papaye

La papaye de rêve

Dieu goût

goyave

Attiser le désir

Dieu fou

Le désir du dormeur

Dieu fou

La folie de ses rêves

Moïse

De retour, le regard de Moïse est ébloui par le vide. Les tables qu'il porte ont été frappées par Celui qui Est. Son être est douleur. Pourquoi Moïse souffre, reste un mystère.

Alors, tu souffres, Moïse, je lui demande, et que le diable frappe si jamais quiconque saura pourquoi. Dis-moi, Moïse, pourquoi souffres-tu ? Pourquoi, Moïse ?

Moïse, pourquoi, pourquoi, Moïse ? Tous les gamins du coin crient maintenant du matin au soir. Pourquoi, Moïse, souffres-tu, qu'ils disent. Quand il se fait noir, les têtes des mères sortent aux fenêtres : le dîner est prêt, appellent-elles. Et les kids se lamentent: Encore cinq minutes, et ils enchainent, pourquoi souffres-tu, Moïse ? Moïse, tu souffres ? Mo-ïse, Mo-ïse, et puis vite, Moïse, Moïse, Mose, Mos, mosmosmos.

- Ça suffit, disent les mères, montez de suite ! Eux, ils protestent prêts à lâcher quelques larmes au crépuscule en se frappant la cuisse et en trappant du pied : encore cinq minutes, aaaaaa, encore deux minutes, car ils ne savent pas ce qu'est le temps qui passe, ou qu'il passe. Et dans la nuit qui se fait noire, ils crient :

- Moïse, tu souffres ? Mo-ïïïse, tu veux jouer à la cache-qui-court ? Moïse, mais quoi ! Mais quoi Moïse ! Un tel silence dans la cour... Il n'y a pas une brise et dans la nuit les abricotiers ondulent.

Moïse, avec les tables, regarde vers le bas
Une douleur effrayante étrangle son âme
Une douleur qui lui arrache le temps
Il ne sait plus. Il ne sait plus pourquoi.

Clémentine, encore toi
Quelle chose ! Quelle chaleur !

Tu te rappelles la griffe
D'une nuit aphrodisiaque
Où tu disais Miracle
Et cris aigus d'oiseaux
Fendaient des voiles roses

Où dans la transparence
se déjouaient les fuites
de flèches incolores

Ahyiii — brulure
Yaouiii — mémoire

de la paupière qui cligne
Tiens, j'ouvre la fenêtre
parce qu'il fait beau et clair

Quand les cheveux poussent
La langue se retrousse
Au fond de ses mousses

Et les ongles croient
Pénétrant le toit
D'au-delà du bois

Chacun se poursuit
Aux travers des nuits
Jusqu'au fond des puits

Et relâche les muscles
De la chute vétuste
D'avec les mollusques

lapa, iapa, ya
Je vous baise le doigt
De l'œil acariât(re)

Votre passage chère dame
De même que la rivière au cœur de
l'impossible
Outrage dans les cieux la convoitise
de l'ange
Au ciel les anges meurent

Vermone, crois moi, l'age d'une chanson serpente
la vie s'en va
Comment te dire, Vermone, maintenant qu'on part
les champs sont larges, la terre tourne
chacun son bus
toute lettre sa bouteille

Et toi tu crois encore aux pas dans les jardins solitaires
Des dunes, Vermone
des dunes de vent –

Au bout de la plage il y a
Marie qui pouss' une momie
Son talisman préféré, adoré, détesté

Marie, mon amour
depuis que les jours
autant que la nuit ..

Comment renier
le goût de tes cuisses
le goût du festin, vain, destin

est Sodome et Gomorrhe reflétées dans le sel
de l'oeil qui se tourne

c'est l'aime'
qui ouvre l'iris à la rage
de la pupille – déluge
de noir
de pomme qui se mord
de corbe

Signes et gestes

Au lieu dit abondant de fatigue
Sur l'épaule impossible
Dans des nuages
Le passager défaillant

Je te vends
Tu m'adores
Je t'achète
Tu me griffes.
Golfstream détourné

À l'arche autant qu'à l'angle,
s'écrie le poète

Agréabl' entremise
Sous l'ombrelle, éperdue
Dans les yeux de ses ombres
Sous le toit qui se regarde
La pluie cavale

YATAGAN JAP

YATAGAN JAP

YATAGANI!

JAP

Désir
Supplice
À la ligne

Il nous arrive parfois de pourchasser la source
qui nous noie dans des vertiges obscurs
Afin de se comprendre
ou d'épouser son onde de fraîche indolence ?

Toute fibre de mémoire – palais de murs élevés

poème pour Véronique

Supposons b_1 égal à A

biboï

Laissons A converger à l'infini

voï

Quelle est la courbature de $\ddot{}$

vivo

En sachant que 1 est un argument désespéré

boï

Et que b l'i-gnore ?

ï !

Celui qui se balance

Entre la lance

De ses rides

Alice	Délice	Calice
Cerisse	Fénice	Cerisse
Calice	Déice	Alice

(Alice en croix)

Aux dires _____

certains _____

alors _____

Rideaux en marceaux

Le sage du phare
allume la lune

Décors

Les femmes qui furent
à même celle qui traverse
investie de leur amour
Autant que la première
à même
les amours à venir

A ceux qui se meurent
la flamme du mort !

Au creux de moi-même le mort crève

De maître à disciple
la mort s'enseigne d'elle même

Disciple et mort

Il y est des envies qui, de près, redonnent l'envie ;
l'envie qu'on apprend en âge mûr de tuer jeune –
car on se trompe ;
l'assassinat des tessons mille couleurs pour que
la lumière se réfléchisse en coupes de champagne mental –
car on se trompe ;
l'étonnement de voir en pleine obscurité –
car on se trompe.

Amis,
où sont
nos cactus ?

poème pour Véronique

Eménorca te fit face au bout du cordon. Elle dit :

Abla, abla.

Agadir.

Curieux, je dis, combat ?

Cordon.

Le soleil, à travers les jalousies du nord, coupa la parole.

Abla, abla, boréale.

Le sens de la parole boréale réfléchi dans l'agadir,

du cordon et du combat,

je le cherche encore, vieillard imaginaire, pourtant vieux,

je me consulte en t'imaginant, pourtant là ;

les moments de trouble – mémoires défaillantes –

qui peuplent les espaces entre moi et moi

te suscitent.

Le seul regard ?

Les bateliers,
traversent la ville,
ne savent pas ce que c'est.

D'en bas, ignorer le haut,
Qui d'en bas –
s'ignore

Avram

Avram vient de rentrer dans les Jours du Compas. Cela lui arrive au hasard des années claviculaires. 'Je suis la clavicule frontale d'un squelette rotatif – aiguille des années du retour.' Soit. Les Jours du Compas l'ont toujours surpris avec leur irruption irrégulière: une fois par an, une fois par siècle.

Allongé sur un matelas de fortune, le torse légèrement soulevé, la tête appuyée contre le mur, Avram regarde sans force. Son avant-bras repose lourdement sur son front et son bras est néant. Le tout est noie dans une couleur sépia. Ses doigts inertes jouent par moments un ballet instinctif indolent comme les pattes d'une mouche agonisante renversée sur le dos: des rappels a ce qui 'devrait' être. Chaque fois, au centre immobile, ou aux extrêmes se renfermant sur elles-mêmes, il regarde la même chose: l'espace où il n'est pas. 'Salut, Avram.' 'Salut, bon dieu de bon dieu –dit-il – quelle histoire !' C'est ce qu'il dit chaque fois que les Jours du Compas le submergent. Et, sans exception, depuis qu'il les a connus pour la première fois jusqu'aux limites de son existence, ils l'ont submergé. 'Ô, bon dieu de bon dieu', dit-il alors et porte son regard ébahi au centre, ou aux extrêmes.

Quelle histoire !

Je réserve le droit, je me réserve le droit – je réserve. Quelle idée, old boy, comme disait mon copain et ami rhapsodie.

Le soleil passe à gauche, mais gauche ou apocalypse le nord résiste autant que le soleil. Ou alors –

Terre qui penche

Trou qui flanche

anyway.

Réserve. Cela depuis toujours. À force, un jour quelqu'un dira: encore les Jours du Compas – y'en a marre.

Au-delà de son bras éthéré, a travers les rideaux tirés, du coin de l'oeil, mais avec la vivacité de son être oscillant dans la somnolence typique aux frontières entre l'amorphe et la transparence, Avram fixe un point illusoire qui vocifère dans la rue : 'Ahé, aho, jap là-haut, jap l'entre-doigts, quelle matinée merveilleuse ! À ma gauche la baie, l'océan derrière, à ma droite la ville, monsieur, qu'en dites-vous ? Tenez, l'oiseau dans l'arbre. Ipii !' Avram regarde. Alors que son annulaire rattrape l'espace-réflexe d'une position indifférente, il se dit: 'Et tout droit, old boy, juste devant ?' La question se soulève d'elle-même dans la léthargie de son torse mental. Dans la rue, un monsieur se dirige vers l'épicerie d'en face. Sur le pas de la porte il regarde à droite, à gauche, s'effleure la narine droite avec un index fugitif et rentre enfin d'un pas décidé. 'Bonjourn' [sic], dit l'épicier. Un grand soleil domine la ville. La rue est nappée du calme des enfances vacancières. Malgré le froid il ressent dans l'intimité de ses retours la lourdeur agréable des étés remplissant les quartiers aux âges en fleur. Il réalise, un .sourire obscur aux coins des lèvres, la vivacité juste des petits bonshommes noyés sous les couches du silence parfumé et chaud. Le monsieur sort de l'épicerie avec un grand crocodile coupé en tranches épicées. Avram peut les voir à travers le gros sac en papier marron. 'Garder toujours le nez à sa place. Je crois que cela est juste.' 'Écoute mon vieux – on lui dit – l'affaire de croire n'a pas de propriétaire. Quant a la justesse, il s'agit de ne pas s'emballer.' '...quand on a froid - se dit Avram, et l'oiseau ?'

Ni oiseau, ni arbre, mais l'oiseau dans l'arbre !

'Iupi, Avraam, petite canaille, tu viens de le dire. Remets ton bras dans sa continuité coutumière.'

Aha.

Picore, picore

On se flèche inodore '

San Francisco, Greenwich street.

Des condoléances bien préparées valent un bon chateaubriand. Dans le sanctuaire amoureux, prendre l'autobus c'est toute une histoire. Car la dimension historique de vivre est de le prendre.

Avram regarde l'oiseau.

L'épicier sort de l'épicerie. Les trois caisses qu'il porte appuyées contre son ventre lui montent presque jusqu'à la racine du nez. Il voit peu, mais il bouge vite. L'oiseau picore au milieu du trottoir. Avram le regarde.

Avram regarde l'oiseau vraiment.

Le monsieur avec le crocodile se retourne brusquement et, pour éviter le choc avec l'épicier, soulève instinctivement les bras. Les caisses chavirent et les tranches de crocodile arrivent à s'échapper. Dans la confusion, le monsieur et l'épicier essaient, chacun de son mieux, de rattraper les objets qui tombent ou qui s'échappent.

Avram pense : 'Le prendre correctement est l'essence même de ce qu'on nous propose. Dans la confusion des rencontres il faut savoir monter à cheval. N'est-il pas, mon ami et copain sacro-saint ? Je me...

L'oiseau s'est envolé

...dis tout cela pour que les sources des conflits soient claires. Quel ennui."

**

Les Jours du Compas sont passés. Avram a perdu la notion du nord. Que lui importe les saisons. Au bénéfice des vestiges, le choix des mots s'est fait rare. L'épicier n'a plus le droit de vendre des crocodiles. Des propriétaires ont construit

une maison à l'est. Par la fenêtre béante – mais bénigne – qui donne sur sa salle de bain, un monsieur à peine visible avec un oiseau transparent lui fait des signes de son avant-bras imperceptible. Dans la rue, les autobus font halte avec un bruit qui rappelle les pets des chevaux ondulés.

Ridicule du ridicule
qui en soi n'est que ridicule
Salut !

De mes jours je me porte comme tu le sais bien
à la sagesse du clou j'accroche l'humeur du temps
trace ici-bas des gouttes innommables échappées
au déluge à venir

Es-tu aussi noyé à l'avance ?
Des fois je m'assoupis dans la rage

Quant à la mort, eh bien
Quant à la mort.

– pense au déluge comme à des éphémérides autour
d'une flamme noire et à la rage comme à la cendre
de sa source –

Comment dire, la mort – à la sagesse du clou !
Oui, cela est ce qui fut

Car aujourd'hui comme hier
je conclue le marché impossible

Et alors, en prêtant mon regard au palais, je vis le chevalier s'enfoncer à travers les portes grandes ouvertes jusqu'aux chimères du noir. Où est-il, qu'est-il devenu, demandai-je à tout passant. Mais au bout du chemin, un gamin sourd et un vieillard ricanneur me répondirent comme on répond aux mendiants : À la Foire des Singes ...,

Et alors ?

Et alors, je voulus en savoir davantage, mais les chemins se vidèrent au soleil couchant qui emporte les nuages. Je dis sans réfléchir 'Dieu, quel dommage', ce qu'il ne faut jamais dire car à toute chose il faut accorder sa veille, non pas parce que cela est nécessaire, mais parce que cela est ainsi. Voyez-vous ?

Oui, oui, et alors ?

Et alors, vu qu'il n'y a que les fous à remonter les collines en leur tournant le dos, je bénis le soleil qui nous avait plongé dans le noir et m'endormis... Le lendemain, mais que dis-je_____

Ce n'est pas la mémoire du cygne
maligne en elle-même

Qui promène les ondes
sous le plumage blanc

Ce n'est pas l'Odyssée du Lac
encerclée en vrac

Par les arbres

Qu'ils crèvent

Ô, Dieu ! Foire des Singes
cible du vulgaire

Auprès du palais les voix se lèvent
qu'elles crèvent

les voix

Le cygne qui dort

Le cygne du roi

Glisse

La jouissance du sablier. II.

Je vous aime, crème,
coins de mon univers sous forme
de baklava énigmatique.

Je vous fuis, je m'en délasse, je vous beurre, je vous oublie. Même la consternation devant mon crâne qui s'offre des dimanches semblablement aux bonnes hongroises se payant des jeudis, ne me laisse que le goût du Nez, bourgeois de Saint Petersburg, confondu à l'adolescence transparente – rétrograde.

Je vous peuple, je vous subis, je vous ignore – Ô, quelle bizarre forme d'indolence amoureuse ! – coins de ma chambre, points cardinaux de mes aimants plongés dans l'indifférence.

Sensation de Foire assouvie aux limites des ébahissements – je t'aime avec l'art de l'oubli, je t'aime avec la rancune qui ne se vaut pas et qui se dissipe comme les pensées accrochées aux bouts de papier perdus.

Ô, Dieu, Dieu ! Même la mort pointe d'un oeil quelconque en comblant les plaisirs anciens d'un toboggan insurmontable caduc aux yeux qui ont perdu la rondeur, caduc aux lèvres qui connaissent le baiser, caduc à ma torsion.

Ô, Dieu, Dieu ! combien de cascades triomphent encore dans l'espace de mon amour où les mousses du délice sont devenues les surprises de l'évidence

et l'évidence, ouvreuse du soir éclairant le buste de ses pensées d'une torche minuscule mais suffisante,

oui, suffisante

à l'érosion du soir et même à l'érosion des nuits et même à l'érosion du matin.

Oui, la promenade est exemplaire et les arbres sont.

Oui, le 'mais' triomphe, il pousse sur le Dôme de Dieu, il est sa barbe, il est sa splendeur, il est sa menace, son toboggan enfantin à lui, son geste-initial-claustrophobe-impardonnable.

Espace de mon espace Absalom sans sourire
Comme si, accroche à une branche,
branche moi-même.
Je ne suis que cette branche à laquelle
je m'accroche

Un homme agonise sous un arbre fleuri
Que faire
Taire – qu'il dit

Des fois, à telle réponse mon contour réfléchit
L'ombre
des nombres

Dé route de pierre qui longe le temps
nuit
qui cuit – longuement

L'agonie lève la patte ; c'est au soleil levant
Le mort
s'endort

Acron(n)èmes

L'Acron(n)ème est le principe du geste. Il est toujours composé de trois vers suivant cet ordre :

- Neutre
- Rencontre
- Point de vue

acron(n)ème

Le crieur est à la merci du cri

C'est en ceci que le cri sans bouche
est la vie en cri

la bouche du crieur est le cri sans bouche

acron(n)ème

Acronème

Éménorca

Accronnemme

acron(n)ème

les villes crépusculaires

accrochées aux hasards funestes

récapitule – nt

acron(n)ème

Agamemnon, au combat, ne mangeait que des raisins

Les raisins noirs et des raisins blancs

Les DèS

acron(n)ème

aga

aga

vagabond

L'acron(n)eme initial

L'acron(n)ème est un principe de vie. Il est le principe du geste. Il se situe en aval des sources dans la mesure où, en réalité, le 'neutre' n'existe pas. Alors que l'arbitraire du 'point de vue' est humain et que la 'rencontre' est arbitraire par rapport au 'neutre', 'rencontre' et 'point de vue' sont (doivent être) nécessairement l'exposition d'une naissance. C'est la naissance du geste. L'Acron(n)ème Initial est celui où, l'arbitraire du 'neutre' est nécessaire, ce qui transforme le 'neutre' en 'nécessaire' ou, autrement dit, en éveil à la nécessité d'être, et où le 'point de vue' est nécessairement juste en ceci qu'il confirme l'obligation d'être et donne une réponse tranchée – la seule bien que multiple – à la nécessité de l'éveil. L'Acron(n)ème Initial reste néanmoins le principe du geste en ceci que la 'rencontre' reste fortuite mais doit saisir le cheminement individuel, celui qui, postérieurement, s'aligne sur la nécessité du 'neutre' et rend possible l'accomplissement du 'point de vue' juste.

acron(n)ème

A tous les objets

Il a été Dit

Ainsi la grenouille

et Londres

Et Londres et Londres et Londres

acron(n)ème – Heisenberg

Gênes pleut et soleil

J'ailleurs

Mais ailleurs de Gênes

Transparencies

N'est-elle pas la langue aveugle ?
Je réfléchis
Illustre aux miasmes des salives
Sagesse dans la bouche avant le mot
Je pense
N'est-elle pas en deçà de l'oubli
hors son décor des goûts ?

L'homme qui pend
dégust' une amande
Le vent le balance
il balance le vent

Vers l'auguste Reine toute en fleurs
viennent les cheiks du désert
l'un l'autre tour de rose
ni dans l'espace ni dans la prose
Alors comment
alors

Catapulté

je me passe sous silence

l'imperturbable

des vaches

Absalom, à la guerre,
 accroché à une branche
Réprim' un soupir
 dédié, en revanche,
Au sourire

A la risée des nuages
Nous buvons un vent étrange
Il y a des bergers qui nous saluent des cretes
Or – nous sommes invisibles .
Peut-être le rouge du vent
Nous colore les veines

Chienne

tu portes le réverbère comme un parapluie
en contre-nuit de chacal

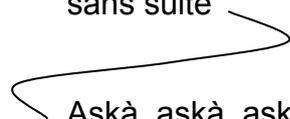
ou loup

Sans souffle

À ce moment un animal
fauve

superbe

sans suite



Askà, askà, askà, askà, askà

poème inachevé

Aux lions – dans la fosse
je jette un message illisible

Ondulants, sous la pluie,
les lions s'arc-boutent en extase

A l'Équateur
de travers
la clameur est ample

les colonnes d'air
ressemblent aux vagues
élevées aux cieux

sous le soleil blanc
la rosée divine
frémit limpide ,

dans la transparence
singes invisibles
hurlent de rire

Que faire – un marché céleste?
ou alors renverser étables
aux fruits amers

à l'équateur
de retour
sans Ève